Le libraire lausannois Jean Mourer

Autor(en): **Bridel, G-A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **30 (1922)**

Heft 10

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-24424

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE LIBRAIRE LAUSANNOIS JEAN MOURER

L'anniversaire centenaire de la mort de Napoléon Ier a naturellement remis en lumière quantité de souvenirs se rapportant au grand homme. Il y a deux mois environ le *Journal de Genève* rappelait l'édition du *Contrat social,* dédié en août 1796 « au citoyen Bonaparte, Général en chef de l'Invincible armée d'Italie », par un libraire de Lausanne. C'est l'occasion, nous semble-t-il, de réunir les données que nous possédons sur ce personnage, en invitant ceux qui en sauraient plus long à compléter cette notice.

Jean Mourer était originaire de Brougg, en Argovie. Il a dû s'établir à Lausanne comme libraire dans le dernier quart du XVIIIme siècle. Son nom figure, en effet, sur des éditions de 1782 et années suivantes. Sur le titre gravé de l'édition du *Contrat social,* de 1797, figurent les mots : « A Paris, chez Mourer et Pinparé, an V de la Rép. Fr., 1797. » Est-ce que cela veut dire que Mourer avait un associé régulier à Paris ?

Voici quelques-uns des ouvrages publiés par Mourer à Lausanne :

1782, *Poésies helvétiennes,* le second en date des ouvrages du doyen Bridel.

1782, *Soins faciles pour la propreté et la conservation des dents,* par M. Bourdet, chirurgien-dentiste.

1784, *Voyage minéralogique dans le Gouvernement d'Aigle,* par le Comte de Razoumowsky.

1788, *Guide du voyageur en Suisse,* traduit de l'anglais.

Il avait fait imprimer un catalogue des livres qui se vendaient chez lui, catalogue qui comporte au moins cinq suppléments. En examinant les titres de ces divers volumes publiés ou vendus par Mourer, nous y relevons les données suivantes : 1° que notre libraire est parfois nommé Mourer

cadet, nous ignorons pourquoi; 2° que sa boutique de libraire était sur la place de Saint-François. Nous ne savons au juste où, mais nous nous demandons si ce n'était pas au midi de l'église dans une des anciennes dépendances du couvent, où avaient été installées précédemment d'autres librairies et imprimeries, en particulier celle des frères Lepreux; 3° que l'ouvrage de Razoumowsky désigne Mourer comme libraire et imprimeur de la Société des sciences physiques, ce qui semble bien établir que Mourer, comme tant d'autres alors, exerçait à la fois les deux professions.

Jean Mourer était un fervent admirateur de Rousseau et il fut à la Révolution un enthousiaste de la cause de la liberté Diverses choses le prouvent. Cette édition du *Contrat social* qu'il publie en 1797 et dont il offre un exemplaire à Bonaparte. Le regretté G. Favey nous apprend dans un article de lui, paru dans la *Gazette de Lausanne* le 22 novembre 1897, qu'on avait saisi chez Mourer des pamphlets révolutionnaires et qu'il fut dès lors surveillé de près par les Bernois. Toutefois LL. EE. ordonnèrent au bailli de Lausanne, avant de sévir contre Mourer, d'attendre des informations plus précises.

Lorsque trois mois plus tard Bonaparte passa par Lausanne dans la soirée du 22 au 23 novembre, trois jeunes filles abordèrent sa voiture à l'arrivée sur Montbenon, et lui offrirent des fleurs et un compliment souvent cité. Or, la plus âgée des trois jeunes Lausannoises était la propre fille de Mourer, Emilie-Louise-Bernardine, qui comptait alors quinze printemps. Ce nom d'Emilie n'avait-il pas été suggéré au libraire par admiration pour l'auteur de *l'Emile* ? Et toute cette petite mise en scène en l'honneur de Bonaparte n'aurait-elle pas eu pour initiateur Jean Mourer ?

Nous avons une nouvelle preuve de l'esprit libéral de Mourer dans la participation qu'il prit dès les premiers mois de

1798 à l'activité du Club ou Comité de Réunion, qui formait l'aile gauche des révolutionnaires vaudois. Ce club devenu la Société des Amis de la Liberté tint ses séances au temple de Saint-Laurent. Elle manifesta son jacobinisme par d'assez violents discours et quelques voies de fait regrettables.

A vrai dire, Mourer ne fut pas, semble-t-il, au nombre des plus violents, puisqu'il fut désigné comme un des citoyens délégués par la dite société auprès de la Chambre administrative pour la remercier des mesures prises contre les agitateurs et promettre de s'efforcer de découvrir les auteurs des insultes faites au pasteur Bugnion (p. 98 du *Journal du professeur Pichard*). Ces mêmes délégués allèrent aussi exprimer leurs regrets à M. Bugnion lui-même et demandèrent que la Société des Amis de la Liberté fût de nouveau autorisée à tenir ses séances au temple de Saint-Laurent, dont l'usage lui avait été retiré. C'était le 7 avril 1798.

C'est Mourer qui, dans la séance du 16 avril 1798, propose à l'assemblée de Saint-Laurent de placer le buste de Rousseau à côté de celui de Guillaume-Tell dans la salle des séances, c'est-à-dire dans le temple, et il ajoute qu'« il sait qu'une statue de l'immortel Rousseau existe dans les environs de Lausanne, élevée par les mains de la reconnaissance et de l'amitié, il s'est rendu le matin même avec sa fille aînée au lieu où se trouve ce monument, que des mains sacrilèges ont presque détruit ». Dix jours après, le 26 avril, il y a une fête solennelle en l'honneur de Rousseau, Mourer en est l'âme et la préside ; au reste il devait être alors le président de la Société. Sa fille figure dans le cortège en qualité de personnification de la Liberté, tandis que la jeune Rolland, une autre des trois jeunes filles de la manifestation au général Bonaparte, représente l'Egalité. Le cortège se rend du Chêne à Saint-Laurent, où plusieurs discours furent pro-

noncés, dont un par Mourer. Le récit de cette curieuse manifestation et le texte des discours sont conservés dans le *Bulletin des Amis de la Liberté,* M. L. Mogeon en a donné d'intéressants extraits dans le *Conteur vaudois* du 14 février 1920. Qu'est-ce que ce monument Rousseau qui est tantôt désigné comme simple buste, tantôt comme une statue, et qu'il faut quatre hommes pour porter, d'après le témoignage du professeur Pichard ? Il nous paraît probable que ce fut le groupe allégorique conçu par l'horloger genevois Argand et qui, racheté à l'artiste par Samuel de Constant, fut placé d'abord dans une salle de verdure à la villa de Saint-Jean sous terre, près Genève, demeure de S. de Constant ; à son départ pour la Chablière près Lausanne, Constant transporta cette œuvre d'art dans son nouveau domicile. Il doit être resté là jusqu'en 1796, date du départ de Constant pour un appartement en ville où il n'eût pu installer ce groupe. Rien donc ne nous empêche de supposer que ce monument fût encore en place en 1798. Ceux qui seraient désireux d'en savoir plus long sur ce groupe allégorique, trouveront texte et gravure dans l'année 1911 des *Annales J.-J. Rousseau,* l'article est de M. le professeur A. François ; voir aussi le numéro du *Conteur vaudois* du 28 février 1920, où j'ai développé cette idée que le Rousseau qui figura en grande pompe à Saint-Laurent n'était autre que la composition d'Argand.

Jean Mourer a collaboré, sauf erreur, aux journaux : *Le Patriote vaudois, la Gazette des campagnes, l'Ami de la Liberté.*

Que devint notre libraire ? M. G. Favey, dans l'article de la *Gazette de Lausanne,* déjà cité, dit avoir appris d'un descendant de la famille Mourer que Bonaparte s'enquit de la position des parents des trois jeunes beautés de Montbenon et qu'ayant entendu que Mourer avait perdu sa fortune, il lui

aurait offert une place de fourrier dans l'Armée d'Italie. Cela pourrait expliquer pourquoi le nom de Mourer disparaît de bonne heure de la scène lausannoise.

La disparition n'a d'ailleurs pas été totale ou définitive, puisque le 15 mai 1805 on trouve l'acte de décès de Jeanne Amy, épouse du citoyen Jean Mourer, de Brugg, canton de Berne (c'était pourtant depuis la révolution !), marchand libraire, inhumée le 17 au cimetière de Saint-Laurent.

En 1904 le Musée du Vieux-Lausanne hérita de Mme Messerly, née Werly, d'Orbe, quatre portraits intéressants, à savoir ceux de Jean Mourer, le libraire ; de sa mère Marie née Abersold (il a paru en hors-texte dans les *Pages d'histoire lausannoise* de B. van Muyden) ; de son épouse née Jeanne Amy ; enfin de sa fille, cette dernière née le 11 novembre 1782, épousa en 1813 un Français, nommé Jean Roure.

G.-A. BRIDEL.

UNE PETITE ACADÉMIE

On a souvent fait à Yverdon l'honneur de l'appeler la *ville de Pestalozzi,* donnant ainsi une note pédagogique à cette paisible cité. Il est vrai qu'elle a eu, de tous temps, la réputation d'une ville de pensionnats. Déjà vers la fin de la période bernoise, des Suisses allemands et des Anglais arrivaient nombreux dans la pension Haldimand où enseignait, notamment, le mathématicien de Traytorrens, plus tard professeur à l'académie de Lausanne.

Dans son ouvrage récent, si captivant, qu'elle a consacré à Charles-Victor de Bonstetten, Mme Marie Herking mentionne qu'il y fut mis en pension. « Yverdon — dit-elle — » lui plait, non pas seulement parce qu'avec son château » et ses vieilles rues toutes entourées de verdure, elle lui